

dans les notes de Proust indique la source première du trébuchement sur les pavés, source ruskinienne profonde enterrée et passée sous silence.

Le choc signalé dans la critique à propos d'une autre fin possible de la *Recherche* se produit lors de l'édition de 1987, *Albertine disparue*, qui supprime entièrement le dernier volume (celui qui n'a pu être révisé par Proust avant sa mort). Cette édition bouleverse et multiplie les interprétations, qui penchent alors sur la théorie d'une œuvre fragmentée, moderne, ou la théorie d'un roman ouvert, sans fin. La pierre angulaire représentée par la scène d'illumination sur les pavés dans la cour de l'hôtel de Guermantes n'existerait plus et donc, nous assisterions à la démolition de l'œuvre cathédrale de Proust.

L'épilogue propose un clin d'œil à deux autres histoires de pieds : une de Quignard, qui ouvre la dualité caractérisant l'œuvre de Proust à travers le roi qui hésite à se faire baptiser en retirant son pied de l'eau, et l'autre de Beckett, qui nous met dans une impasse ou dans une impossibilité en nous montrant un Estragon qui bat du pied, incapable de se déplacer.

Ayant l'avantage de donner au lecteur une nouvelle perspective à la lumière et à l'ombre des pavés et de dresser un tableau critique de la théorie de tout un siècle, *Faux pas sur les pavés* est une lecture essentielle et précieuse pour les spécialistes de Proust.

Sanda Badescu

University of Prince Edward Island

Auroy, Carole, Olivier Gallet, Denis Labouret et Aude Préta-de Beaufort (dir.). *La Plume et le Goupillon. L'écrivain catholique en question aux XX^e et XXI^e siècles*. Paris : Classiques Garnier, 2020. 428 p.

Il y a des livres qu'il convient de lire à partir de la fin. Celui-ci, portant sur un sujet à première vue – mais à première vue seulement – ne prêtant pas à controverse, fait clairement partie de cette catégorie. Signée par Denis Labouret, la conclusion de ce recueil de vingt-trois articles portant sur des écrivains tels Claudel (qui s'y taille la part du lion), Péguy, Mauriac, Gide, Thibaudet, Cesbron, Clavel et tant d'autres encore, s'intitule « L'écrivain catholique existe-t-il ? ». Question bienvenue et dont la réponse, même arrivé au bout de 385 pages de disquisitions savantes, ne va pas nécessairement de soi. C'est que l'appellation « écrivain catholique », nous rappelle le critique, n'est ni claire, ni univoque, ni neutre. Et que les croisements entre l'institution ecclésiale et l'institution littéraire (elle-même, on le sait, composée de « chapelles » et habitée par des « fidèles » de groupes et de sectes qui, tout en étant laïques, n'en sont pas moins fermement convaincus de la vérité ultime de la position qui est la leur), pour être nombreux, représentent des lieux problématiques et non de simples points de convergence. « Or, la notion d'écrivain, telle qu'on l'entend aujourd'hui, postule une ambition esthétique » (390) ; il ne suffit pas d'exprimer des opinions ou de présenter des thèses, aussi orthodoxes soient-elles, comme aime à le faire les *intellectuels* – catégorie qui a toujours senti le soufre pour la hiérarchie de l'Église. Encore faut-il savoir comment écrire. On connaît la réticence historique très forte de l'Église catholique envers le roman en tant que tel, genre considéré mauvais pratiquement par essence, comme se sont évertués à le prouver des exégètes aussi particuliers que l'Abbé Bethléem. Mais le véritable artiste, Barbey *docet*, « accepte les risques de l'ambiguïté » (391). Or, identité catholique, profession de foi, valeurs, doivent pouvoir s'incarner, se reconnaître, se présenter à travers l'écrit et aspirer à être compris et partagés, même s'ils s'expriment de manière indirecte. Et alors quelle est la frontière entre le roman chrétien, le roman qui se fait l'expression d'une foi (quelle qu'elle soit), et le roman *catholique*, adjectif qui continue quoi qu'on en dise d'évoquer dans les esprits la réaction la plus grossière ? Ou entre un roman *clérical*, ayant des visées d'édification, moralisateur et didactique, et un

roman qui porte en lui une spiritualité sentie et profonde ? Et qui, des auteurs eux-mêmes ou des institutions, a le droit de revendiquer ou de coller sur autrui cette étiquette ? Et *quid* enfin de la valeur proprement littéraire des œuvres ? Se pourrait-il qu'elle soit inversement proportionnelle à l'adhésion revendiquée et à la soumission déclarée de l'écrivain à l'autorité ecclésiale ? Le critique pointe du doigt l'existence d'une veine « éthico-esthétique », « tournée vers la vie intérieure » (401), qui s'opposerait de nos jours à des revendications plus dogmatiques, volontiers disposées à assumer des tons de croisade en faveur de la défense d'une civilisation occidentale perçue comme menacée et considérée indissociable de la religion chrétienne, surtout dans ses manifestations les plus traditionnelles. Entre écrivains catholiques « autodésignés » et écrivains qui rechignent lorsqu'on prétend les caser dans cette catégorie, le terme, on l'aura compris, « ne correspond pas à un type homogène et constant » (402). Et on pourrait ajouter, pour relier ces analyses de manière plus générale aux études qui se penchent sur les rapports entre la littérature et la politique (même si cela n'était pas l'intention des éditeurs de ce volume), que la foi ne semble pas se manifester au sein de l'univers littéraire d'une manière bien différente de l'idéologie, de quelque orientation qu'elle soit, et que les problèmes de l'écrivain catholique ont plus qu'un air de famille avec ceux de l'écrivain prolétarien, ou de l'écrivain anarchiste, ou de l'écrivain fasciste, et on pourrait continuer...

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, « Problèmes d'étiquette », s'intéresse tout aussi bien à des romanciers qu'à des poètes, à des dramaturges ou à des éditeurs, avec un petit détour en prime « Du côté des poètes protestants » et de la Suisse, en convoquant Jaccottet et Chessex. La deuxième, « Débats et combats », évoque surtout la période allant des années vingt aux années cinquante, se concentrant entre autres sur Claudel, Gide, Du Bos, mais aussi sur Barrès et en exhumant la critique catholique dans les revues (*Les Cahiers de la Quinzaine*, *La Vie intellectuelle*, *L'Arche*...) » La troisième, « Être ou ne pas être un écrivain catholique », offre des études de cas consacrées le plus souvent à un auteur particulier (Péguy, Claudel, Bachau, Green, Mauriac), mais aussi à des catégories, comme le « poète chrétien ». Ce livre fait donc un travail utile en défrichant un terrain vaste et fréquenté, mais pas toujours étudié du point de vue strict de l'étiquette « catholique », en revenant sur les motifs et les circonstances de l'émergence de la notion, sur l'accueil qui lui est fait, ainsi que sur les positionnements critiques qu'elle a pu susciter, et cela à travers des études bien documentées et agréablement écrites, qui se lisent avec plaisir et intérêt.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Henri Droguet. *Grandeur nature*. Paris : Rehautes, 2020. 82 pages.

L'épigraphe du dernier recueil d'Henri Droguet, qui cite Daniel Morvan, semble explicite : 'Sans la mer, le ciel et le soleil sont une erreur'. Et, s'il est vrai que la mer dans ses mille et un états et pourtant sa vaste et ouverte constance, constitue, pour ce poète de Saint-Malo, un phénomène d'inépuisable fascination, reste que non seulement le ciel, avec ses incessants spectacles et le soleil, offrant la splendeur de sa mouvante et vivifiante lumière, mais aussi tous les microéléments de l'expérience d'une terre épousant l'océan qui la caresse, tout le réel, en effet, où s'immergent le corps et l'imagination, ne cessent de propulser le poème vers sa délicate mais puissante inscription. Et ce poème sera ainsi le poème de la grandeur de la nature, de sa sauvagerie, son calme, sa flagrance et son mystère, son indicible altérité qui nous accompagne et que la main cherche à pénétrer. *Quatuor No 3* est le titre du poème liminaire et si caractéristique du recueil :